

adam jarosz

Université de Gdańsk

Une fin du monde qui n'en est pas une :
de la régénération
du temps sacré
dans quelques romans de Jules Verne
(*L'Île mystérieuse, L'éternel Adam*)

La fin. La fin du monde, la fin d'un monde, le monde, la renaissance du monde, le paradis... ce jeu d'aphorismes, imitation du procédé stylistique typique de Michel Serres, auteur des fameuses *Jouvenances sur Jules Verne* (1974), semble offrir une bonne entrée en matière à notre propos centré sur les images du déclin et de la renaissance de civilisations terrestres mises en scène par l'imagination vernienne. L'imitation se veut à la fois ironique et annonciatrice. Ironique, car elle se rapporte au style parfois trop laconique et par là même agaçant des *Jouvenances*, fait que Serres avoue lui-même quelque 30 ans plus tard¹. Annonciatrice, puisqu'elle annonce ce qui paraît une constante dans l'œuvre de Jules Verne : la mort et la (re)naissance des microcosmes humains. Cette interminable dialectique de la mort et de la vie toujours renaissante devient évidente si l'on rappelle deux

¹ Sur l'autocritique du style de Serres voir : M. Serres, *Jules Verne, la science et l'homme contemporain. Conversations avec Jean-Paul Dekiss*, Paris, Le Pommier, 2003, p. 19.

faits sur lesquels insiste François Raymond : la périssabilité des microcosmes humains verniens et le nombre époustouflant des catastrophes qui deviennent leur partage². Fantômes de l'Atlantide engloutie par les eaux (*Vingt mille lieues sous les mers*, 1870 ; *L'Île mystérieuse*, 1874-75, *L'éternel Adam*, 1910 ; *L'Invasion de la mer*, 1905), glaçon flottant exposé à l'action dévastatrice du soleil (*Le pays des fourrures* ; 1873), explosion de l'île volcanique dans *L'Île mystérieuse* déjà mentionnée, fin tragique de *Standard-Island* propulsée par deux hélices (*L'Île à hélice* ; 1895), sans oublier l'explosion de la comète Gallia mise en scène dans *Hector Servadac* (1877) : autant d'exemples qui confirment la thèse de Raymond. Autant d'exemples aussi, bien illustratifs d'une thèse devenue canonique dans le champ des études verniennes : les romans de Jules Verne s'articulent sous le signe de l'éternel retour, l'un des sujets verniens de « première importance »³.

Cette prédilection de l'imagination vernienne pour le sujet mythique cité fait naître la question suivante : quelles œuvres faudrait-il privilégier du point de vue de l'objectif principal de notre étude centrée sur des images de la fin/début devenues prétextes à la régénération du temps sacré ? Contraint d'opérer un choix, nous avons opté pour *L'Île mystérieuse* et *L'éternel Adam*, romans non seulement assujettis aux principes de la chronologie circulaire, mais aussi riches en images de la fin/début toujours solidaires de l'imaginaire de *l'Illud Tempus*, situation rêvée du point de vue de l'analyse proposée.

Considéré comme l'un des meilleurs romans de Jules Verne, *L'Île mystérieuse* s'inspire des événements de la guerre

² Pour Raymond, chacun des microcosmes verniens « porte déjà en [...] [lui] – fragilité de son matériau, bombe ou volcan prêt à exploser, rivalités fratricides – le germe de son destin ». F. Raymond, *L'odyssée du naufragé vernien*, [dans :] *Jules Verne Colloque de Cerisy*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1978, p. 43.

³ N. Minerva, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 21. Certes il serait impossible de dresser ici une liste complète des ouvrages dans lesquels cette question a été débattue. Ici, nous ne pouvons que renvoyer, à titre indicatif, aux travaux de Vierende, Serres, Minerva, Boia, Dupuy et Fabre, particulièrement importants du point de vue de cette problématique.

de Sécession. Le roman met en scène un groupe de cinq Américains formé par l'ingénieur Cyrus Smith, son serviteur Nab, le reporter Gédéon Spilett, le marin Pencroff et le jeune Harbert, qui décident de s'échapper en ballon de Richmond assiégé par les Sudistes. La tentative se termine par un « drame dans les airs », un ouragan à la suite duquel le ballon échoue sur une île inhabitée, belle et vierge, située sur le Pacifique⁴. Le développement de l'intrigue apporte, entre autres, diverses activités centrées sur l'installation sur l'île et sur sa colonisation entendue à la manière de Saint-Simon⁵. Or, chez Verne, colonisation veut toujours dire exploration approfondie du territoire insulaire. Et c'est justement l'exploration de l'île Lincoln (nom que les protagonistes donnent à l'île) qui fournit deux arguments clés en faveur de la vision cyclique de l'univers. Riche et belle, l'île est présentée comme un fragment de quelque antique continent qui « s'est peu à peu abaissé au-dessous du Pacifique » (*IM*, 165). Vestige de la fameuse Atlantide, comme le suggère Harbert ? L'hypothèse est plausible. Surtout dans le contexte de la vision cyclique du développement de l'univers présentée par Smith. Celui-ci prophétise le refroidissement du globe terrestre, des migrations humaines et l'apparition de nouveaux continents qui, à la suite de changements climatiques défavorables, viendront remplacer ceux actuellement existants mais devenus inhabitables. Images de la fin ? Du début ? Plutôt celles de l'interminable succession des phases de déclin et de renouveau, idée qui apparaît clairement dans la partie finale du discours de l'ingénieur :

Je crois sérieusement que l'aspect de notre globe sera un jour complètement transformé, que, par suite de l'exhaussement de nouveaux continents, les mers couvriront les anciens, et que, dans les siècles futurs, des Colombes iront découvrir les îles du Chimborazo,

⁴ J. Verne, *L'île mystérieuse*, Paris, Hachette, coll. Hetzel, 1999. Les citations suivantes provenant de ce roman seront marquées à l'aide de l'abréviation IM. Le numéro indique la page.

⁵ J. Chesneaux, *Jules Verne. Un regard sur le monde*, Paris, Bayard, 2001, p. 101.

de l'Himalaya ou du mont Blanc, restes d'une Amérique, d'une Asie et d'une Europe englouties. Puis enfin, ces nouveaux continents, à leur tour, deviendront eux-mêmes inhabitables ; la chaleur s'éteindra comme la chaleur d'un corps que l'âme vient d'abandonner, et la vie disparaîtra, sinon définitivement du globe, au moins momentanément. Peut-être, alors, notre sphéroïde se reposera-t-il, se refera-t-il dans la mort pour ressusciter un jour dans des conditions supérieures ! Mais tout cela [...] c'est le secret de l'Auteur de toutes choses, et, [...] je me suis laissé entraîner un peu loin peut-être à scruter les secrets de l'avenir. (*IM*, 167)

Bien que par moments l'ingénieur semble hésitant, le double « peut-être » de Smith n'en affaiblit pas pour autant la teneur symbolique du message. Celui-ci concorde parfaitement avec les principes de l'herméneutique d'Eliade. Pour constater les analogies, il suffit d'analyser tous les éléments symboliques qui apparaissent dans la vision de Smith. Partisan de l'herméneutique éliadienne malgré lui et avant la lettre, l'ingénieur présente la terre comme une hiérophanie suprême, œuvre divine née de la volonté et de la main de Dieu-Grand Démonstrateur, nommé « Auteur de toutes choses ». De plus, selon la volonté insondable de son créateur, cette hiérophanie n'est pas stable et fixée une fois pour toutes, mais sujette à de constants changements morphologiques régis par les grands cycles cosmiques. Inutile d'ajouter que le but de cette mutabilité de l'univers est clair. Il correspond au processus qu'Eliade désigne par le terme latin *renovatio* et qui dans sa théorie représente un des dynamismes évolutifs fondamentaux : la rénovation périodique du monde. Ici, dans le contexte qui nous intéresse, celui de l'instauration momentanée du temps sacré, il paraît nécessaire d'abandonner momentanément l'œuvre vernienne analysée pour rappeler l'une des idées fondamentales d'Eliade. Eliade propose d'opérer un distinguo entre la nostalgie des origines au sens large du terme et la nostalgie de l'origine absolue, appelée *rêverie de l'origine absolue* de l'humanité. Dans le cas de la nostalgie des origines, il est surtout question de nostalgie de l'*Aetas Aurea*, immense regret de l'époque de la félicité paradisiaque définitivement révolue, mais jamais tout à fait oubliée, car profondément enracinée dans l'inconscient

collectif de l'homme. Le deuxième cas distingué (nostalgie de l'origine absolue du monde) invite à un voyage beaucoup plus régressif, celui qui conduit directement à la racine même de la vie biologique de notre planète et du cosmos. Ce dynamisme psychique désigne donc plutôt un retour affectif à l'état amorphe du chaos initial dans lequel s'enracinent les origines d'abord anhistoriques, ensuite historiques de l'humanité⁶. Prise en considération, la distinction d'Eliade permet de saisir le sens des fonctions hautement symboliques du paysage représenté par le globe terrestre éteint et sans vie. Certes, c'est une image de la mort. Mais aussi celle du temps sacré momentanément recouvert, rêverie régressive ayant pour but de figurer le moment auroral de l'humanité, époque d'avant le temps et l'histoire.

Mort et vie, vie et mort, les images s'enchaînent, miroitent et s'inversent pour se diluer dans une sorte de synthèse globalisante. Or ce miroitement des images antithétiques devient une obsession dans *L'éternel Adam*, roman entièrement assujéti à l'imaginaire des cycles. On ne saurait, en effet, éviter ici le mot « cycles », car le roman met en scène plusieurs civilisations humaines qui naissent et se meurent à l'emplacement de la mythique Atlantide. La conclusion s'impose après une analyse de l'intrigue du roman. Situé dans un avenir lointain, le récit se construit autour du personnage de Sofr-Ai-Sr⁷, un jeune Zartog (scientifique) qui médite sur le passé et sur l'avenir de son peuple. La situation du peuple est particulière, car il habite une vaste île continent appelée l'Empire des Quatre Mers⁸. Tel qu'il se présente au lecteur en début de récit, l'empire

⁶ M. Eliade, *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2003, p. 77-78.

⁷ Selon l'hypothèse avancée par M. Moré, le nom « Sofr-Ai-Sr » est un anagramme approximatif de Zarathoustra. J.-P. Faivre, *Le romancier des sept mers*, [dans :] P.-A. Touttain, *Jules Verne. Cahiers de L'Herne*, Paris, L'Herne/Fayard, 1988, p. 278.

⁸ Dans l'appellation de cet empire J. Roudaut voit une analogie aux quatre fleuves qui irriguaient l'Éden vétérotestamentaire. J. Roudaut, *L'éternel Adam et l'image des cycles*, [dans :] P.-A. Touttain, *Jules Verne. Cahiers de L'Herne*, op. cit., p. 189.

se situe au faîte de son développement économique et social. Les guerres n'existent plus depuis plus de deux cents ans, la société paraît parfaitement unifiée et tous les fléaux sociaux définitivement éradiqués. Pour le Zartog, l'existence même de l'empire, sa prospérité économique et sociale incarnent parfaitement une certaine vision extrêmement optimiste du développement du genre humain. Une fois sur terre, l'homme « commence, comme le formule le Zartog lui-même, et poursuit sans arrêt son ascension. D'une marche lente mais sûre, il s'achemine vers sa fin, qui est la connaissance parfaite et la domination absolue de l'univers... »⁹. Malheureusement pour Sofr et pour sa vision du monde, des fouilles archéologiques menées dans la capitale de l'Empire apportent bientôt des faits inquiétants qui remettent en question les thèses du scientifique. Tel qu'il apparaît à la lumière des découvertes réalisées par les archéologues, l'Empire des Quatre Mers ne constitue plus l'avant-garde de la civilisation humaine, mais apparaît comme un pays bâti, tant au propre qu'au figuré, sur les vestiges d'autres civilisations antiques, nettement mieux développées que l'Empire, qui existaient quelque 160 siècles plus tôt. À part les trouvailles archéologiques qui ruinent la vision du Zartog, le texte révèle un autre événement qui sème encore plus le doute dans l'esprit du scientifique. Lors d'une promenade matinale sur le terrain des fouilles, le Zartog trouve par hasard « une sorte d'étui fait d'un métal inconnu » (EA, 227). Ouvert et examiné, l'étui révèle son contenu. C'est un document rédigé en une langue inconnue. Déchiffré par Sofr, le document est des plus étranges. C'est le journal intime d'un ingénieur qui travaillait au Mexique et qui, un jour, fut témoin d'une véritable fin du monde causée par la submersion du globe par les eaux. Situé vaguement en l'an 2..... donc dans le futur

⁹ J. Verne, *L'éternel Adam*, [dans :] *Hier et demain*, Paris, Hachette, 1967, p. 225. Les citations suivantes provenant de ce roman seront marquées à l'aide de l'abréviation EA. Le numéro indique la page.

par rapport à la date de rédaction du récit, ce nouveau déluge mondial n'épargne rien. Englouties par un gigantesque raz-de-marée, les deux Amériques, l'Europe, l'Afrique et l'Australie ne sont plus que de vastes déserts océaniques sans aucune trace de vie humaine. L'auteur du journal a pourtant la chance d'appartenir à un groupuscule de personnes qui parviennent à se sauver de ce cataclysme global. Après une longue navigation à bord du steamer la *Virginia*, ces derniers survivants de la race humaine parviennent à s'installer sur un continent fraîchement émergé des profondeurs marines. Pour l'auteur du journal, l'événement constitue un fait hautement symbolique parce que le continent apparaît précisément à l'emplacement de la mythique Atlantide, fait qui en conséquence conduit à une situation plus symbolique encore : « succession aux mêmes lieux des trois humanités ne procédant l'une de l'autre » (EA, 255). À part cet incroyable emplacement de la colonie, le journal apporte d'autres faits qui provoquent l'étonnement de Sofr. Une fois installés, les rescapés commencent à se comporter d'une manière bizarre. Certes ils se multiplient et donnent des générations nouvelles, mais, en même temps, pour des raisons tout à fait inconnues, ils régressent mentalement pour atteindre bientôt, en quinze ans, la situation où, comme le dit l'auteur du journal, « la vie cérébrale est abolie » (EA, 259). Craignant d'atteindre le même niveau de dégradation mentale que les autres, l'auteur reste encore suffisamment lucide pour conserver l'usage de l'écriture et méditer sur l'avenir bien triste de la colonie mentalement dégradée. Plein de répulsion à l'égard de lui-même, de ses compagnons et de leur progéniture pullulante, il voit ainsi les conséquences directes de cette dégradation : « Il me semble les voir, ces hommes futurs, oublieux du langage articulé, l'intelligence éteinte, le corps couvert de poils rudes errer dans ce morne désert... » (EA, 259). La fin du journal apporte encore un fait important. Afin de sauver quelques traces matérielles de sa civilisation menacée d'extinction, l'ingénieur entreprend une

tâche monumentale. Luttant héroïquement contre la fatigue et la mort, il prépare par écrit un inventaire de tous les savoirs de l'humanité, qui, rédigé, est mis dans une des caisses de fer provenant de la *Virginia* et enterré. Tout à côté de la précieuse caisse, l'ingénieur enterre aussi un étui en aluminium avec son journal inachevé.

Ainsi, grâce à la découverte du journal, la situation s'explique et le passé lointain brusquement déterré rencontre enfin le futur personnifié par le Zartog Sofr et sa civilisation : le mystérieux métal inconnu du Zartog est l'aluminium bien connu au XX^e siècle et tous les citoyens de l'Empire des Quatre Mers sont des descendants directs de la population mentalement dégradée décrite par l'ingénieur. Longtemps encore après la lecture du journal retrouvé Sofr reste sous le choc du flot d'informations révélées qui lui paraissent sinon improbables, du moins très difficiles à accepter. Sa civilisation à lui, celle de l'Empire des Quatre Mers, tirerait vraiment son origine de ce groupe de rescapés intellectuellement dégradés ? Bien que difficile à comprendre et, *a fortiori*, à assumer, telle semble la logique immuable des faits exposés par le journal. Brutalement confronté à celle-ci, le Zartog se voit donc obligé de faire le deuil de sa vision philosophique de l'univers pour en adopter une autre, nettement plus pessimiste. Selon cette nouvelle perspective interprétative, l'univers ne se développerait pas de manière linéaire, continuellement ascendante, mais évoluerait au rythme de progressions et de régressions successives. Son développement semblerait donc régi par le principe d'alternance de grands et mystérieux cycles cosmiques dont la succession serait susceptible de réinstaurer une incessante dialectique de la fin et de l'éternel recommencement de l'humanité. L'idée ressort bien si l'on propose de schématiser la vision synoptique de l'histoire humaine, telle qu'elle se construit graduellement dans l'esprit du Zartog. La schématisation se présente de la manière suivante :

Tableau I *L'éternel Adam* et l'imaginaire des cycles

période	datation et caractéristiques
I. L'Atlantide	40 mille ans avant notre civilisation
déluge mondial qui détruit l'Atlantide	
II. notre civilisation	? ans plus tard brusquement terminée en 2....
nouveau déluge mondial	Les derniers représentants de la race humaine se sauvent à bord du steamer la <i>Virginia</i>
III. L'Empire des Quatre Mers	Organisme étatique unifié créé quelque 20 mille ans après la fin de notre civilisation. 200 ans après sa création, une vague de nationalismes brusquement ressurgis menacent de nouveau la stabilité de l'Empire
?	?

Ainsi conceptualisée, la vision du développement de l'univers s'esquisse avec clarté. C'est une suite de progressions entrecoupée de régressions virulentes. Ainsi, *L'éternel Adam* se fait-il le porte-parole de la logique suivante : essor initial (Atlantide) – régression (déluge) – essor (apparition et développement des civilisations postatlantidiennes y compris « la nôtre », donc celle de l'appartenance de l'auteur, du

narrateur et du lecteur-modèle) – nouveau déluge – apparition des civilisations qui précèdent la création de l'Empire – essor (l'Empire des Quatre Mers) – régression ?¹⁰ Que dire de cette série d'images charriant tantôt l'idée de la vie, tantôt celle de la mort ? Elle est sans doute choquante pour Sofr, contraint à « une lente, douloureuse prise de conscience de l'éternel recommencement des choses », selon la belle formule de Michel Fabre¹¹. Mais elle l'est aussi pour le lecteur contemporain, qui, stupéfait, constate des analogies flagrantes entre le roman et la philosophie éliadienne exposée, pour la première fois, quelque vingt ans après la parution du récit vernien¹². Hasard ? Plutôt une perspicacité du génie vernien, qui s'engage, de manière originale et autonome, sur la voie d'une réflexion philosophico-religieuse spécifique qui, quelques années plus tard, sera aussi celle d'Eliade et de ses successeurs.

Pilier de cette réflexion, l'imaginaire des cycles constitue, on l'a mentionné plus haut, une note dominante de *L'éternel Adam*. Obsédé par le cyclique, le roman laisserait-il pourtant de la place au statique, donc à des images plus « ponctuelles » du temps sacré momentanément régénéré ? Ici, il faudrait répondre par l'affirmative, car *L'éternel Adam* met en scène un paradis insulaire observé *in statu nascendi*, donc au moment de son apparition. L'imaginaire paradisiaque ressurgit dans la deuxième partie du récit, formée de bribes du journal retrouvé par le Zartog. L'auteur du journal y consacre quelques remarques intéressantes aux premiers jours passés par l'équipage de la *Virginia*, après son installation sur le continent récemment

¹⁰ En fait, le point d'interrogation qui termine la chaîne présentée n'a rien de mystérieux, car déjà les trois premières pages de *L'éternel Adam* apportent quelques signes avant-coureurs d'une nouvelle catastrophe qui menace la patrie idéale du Zartog. Cette fois, la stabilité de l'Empire est compromise par un regain d'anciens nationalismes. Pour le lecteur vernien d'avant la première guerre mondiale, cette situation constituait une allusion à l'instabilité politique de l'empire austro-hongrois d'avant 1914. C. Fouchier, *Le mythe littéraire de l'Atlantide*, Grenoble, Ellug, 2004, p. 233.

¹¹ M. Fabre, *Le problème et l'épreuve. Formation et modernité chez Jules Verne*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 158.

¹² *L'éternel Adam* paraît en 1910. Les premiers textes d'Eliade apparaissent en français dans les années trente.

découvert. Intéressantes, car la période en question marque le début d'une métamorphose méliorative de l'île suite de changements observés *de visu*, d'autant plus incroyables qu'assujettis aux lois de l'évolution darwinienne¹³. Le « point zéro » de ces modifications évolutives mérite d'ailleurs son nom, car au moment de la colonisation le nouveau continent fait très piètre figure. Il n'est qu'« une haute falaise noirâtre au pied de laquelle [...] [gît] un chaos de rochers, sans une plante, sans un seul brin d'herbe » (EA, 249). Désert ? Oui, mais inhabituel, car bientôt il devient le théâtre d'étonnantes métamorphoses évolutives des représentants du règne végétal et animal. Miraculeusement conservées dans quelques flaques d'eau salée, les plantes marines montrent d'inhabituelles capacités d'adaptation pour s'acclimater vite dans des eaux douces et, comble du miracle, sortir de l'eau et coloniser avec une rapidité vertigineuse l'intérieur du continent. De même que la flore, la faune subit, elle aussi, des transformations aussi rapides qu'inexplicables. Témoin oculaire de ces progressions fulgurantes, l'ingénieur relate : « dans le voisinage des cours d'eau on voit d'anciens animaux marins [...] en train de devenir terrestres. L'air est sillonné de poissons volants, beaucoup plus oiseaux que poissons, leurs ailes ayant démesurément grandi et leur queue incurvée leur permettant... » (EA, 256). Ici, le journal de l'ingénieur s'arrête momentanément, mais les pages suivantes permettent de découvrir la suite de cette phylogénèse végétale et animale accélérée. Selon la chronologie suggérée par le journal, quinze ans après le début des métamorphoses, celles-ci semblent terminées. Le continent constitue alors un véritable paradis riche en verdure, en eau et doté d'un climat suave. Tous ces éléments se réactualisent dans une caractéristique que l'ingénieur cite dans son journal. Juge aussi sévère qu'impartial de soi-même et de

¹³ Jules Verne a lu les essais théoriques de Darwin. *L'origine des espèces* de Darwin paraît en 1859. Sur ce propos voir : C. Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace travail de la rêverie*, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, 2005, p. 18 et P. Gamarra, *Notre ami Jules Verne*, Paris, Le temps des cerises, 2005, p. 98.

ses compagnons, il note de manière ironique: « dans notre colonie les enfants pullulent, et, d'autre part, sous ce climat sain, dans ce pays où les animaux féroces sont inconnus, grande est la longévité. Notre colonie a triplé d'importance » (EA, 258). Procréation forcenée, absence de fauves, longévité, climat « sain » et « chaud » qui fait que les insulaires se promènent nus « comme ceux que l'on appelle des sauvages » (EA, 256) : voici les caractéristiques cruciales du paradis recréé *ex nihilo* après la fin de notre civilisation. Paradis certes imparfait puisque l'image en est ternie par la caractéristique qui prédomine dans les confessions de l'ingénieur : la dégénérescence intellectuelle des insulaires, état qui conduit à la perte de l'usage de la parole et à la déperdition de toutes les facultés mentales.

Comment interpréter cette situation paradoxale où le paradisiaque s'amalgame avec l'inintelligent, le sauvage et l'animal ? La considérer dans l'optique atlantidienne, prédominante dans le roman, ne peut conduire qu'à une seule conclusion possible : l'image du paradis peuplé par l'humanité en nette régression intellectuelle est un écho lointain de l'*Atlantis* décadente présentée à la fin de *Critias*. Dans les deux cas, l'île paradisiaque devient le théâtre de comportements régressifs (moraux ou intellectuels) qui constituent le mécanisme fondateur de sa perte. Résurgence du mythe atlantidien donc ? Soit. Mais aussi point initial d'un grand cycle cosmique à partir duquel, à peine apparu sur terre, l'homme recommence son interminable travail d'éternel Adam.

L'éternel Adam, ce héros mythique emblématique de l'humanité entière, mais aussi Cyrus Smith et ses compagnons et Sofr-Ai-Sr qui médite sur le sens ultime de sa civilisation : autant de héros verniens qui assistent au mystère de la vie toujours victorieusement renaissante. Réunir sous la même bannière tous ces protagonistes verniens semble justifié, car, malgré toutes les différences notables entre *L'île mystérieuse* et *L'éternel Adam*, les deux romans gardent une étonnante unicité dans l'imaginaire des cycles. Bien entendu, il semble inutile de rappeler l'enjeu symbolique majeur de l'imaginaire du temps

circulaire. La chronologie circulaire, Eliade l'a bien montré, se met toujours au service de l'évocation des images de l'*Illud Tempus*. Envisagées dans cette optique, les représentations de la fin des univers insulaires, mises en scène dans les romans analysés, ne seraient donc pas uniquement les images de la catastrophe apocalyptique, mais aussi, et, peut-être, avant tout, celles du renouveau et du temps sacré momentanément régénéré.

About the end of the world that is not really the end : about the regeneration of the holy time in chosen works of Jules Verne (*The Mysterious Island*, *The Eternal Adam*) | abstract

This article aims at analysing the imaginary cycles and the regeneration of the Great Mythical Time in chosen works of Jules Verne (*The Mysterious Island*, *The Eternal Adam*). The analysis leads to a conclusion that in both these works the given theme plays an important role, whereas the appearance of the great cosmic cycles ending with spectacular catastrophes results in a readjustment of the images of the beginnings of the human civilisations (images of paradise, Atlantis, etc.). According to Verne, the end of one civilisation, or even our world, not only is an image of an irreversible apocalyptic disaster but also the beginning of a new civilisation.

Keywords | end, beginning, cycle, *The Mysterious Island*, *The Eternal Adam*

Né en 1967 à Gdańsk, **Adam Jarosz** a fait des études en psychologie à l'Université de Gdańsk (1991) et en philologie romane à l'Université Jagellonne (2003). Il a également rédigé une thèse de doctorat consacrée à Jules Verne (*La sacralisation de l'île dans la prose de Jules Verne*). Depuis 1999, il est lié sur un plan professionnel à l'Université de Gdańsk. Actuellement, il travaille à la Chaire de Linguistique appliquée, où il donne des cours de français. Auteur de plusieurs articles consacrés à la problématique vernienne.